

L'IMAGE VOLÉE

© Noël Liotard

“Tu ne peux pas rentrer comme ça ! Attends-moi dehors, ce ne sera pas long...”

Ludo venait de signifier à Svetlana, belle blonde slave à la jupe trop courte qu'elle ne pourrait rentrer avec lui dans la Basilique Saint-Pierre de Rome.

Lui, Ludovic, trentenaire flambeur, héritier d'une des plus riches familles françaises, élégamment vêtu d'une veste safari de chez Giorgio Armani, bermuda de chez Gianfranco Ferrè, sandales en cuir de chez Gucci.

Le beau brun au teint hâlé par quinze jours de villégiature pénétra dans l'ombre rafraîchissante de l'église.

« Hé ! » dit-il surpris d'être soudain bousculé. La coupable, une bonne sœur tout de noir vêtue, s'éloignait sans lui prêter attention.

Ludovic, encore hébété, ne fit pas tout de suite le lien en ramassant l'objet par terre. C'était une image pieuse sans doute tombée du bréviaire de la servante de Dieu. Raccordant enfin les éléments, il faillit l'appeler. Outre qu'elle était un peu loin, il la trouvait fort impolie. Il rangea l'image dans sa poche.

Sa visite de la célèbre Basilique fut brève. Il voulait juste photographier la *pietà* de Michel Ange. En sortant, il croisa de nouveau la route de la religieuse.

« *Buon Viaggio !* » lui asséna-t-elle, avec un sourire aussi surprenant que l'avait été son coup d'épaule.

À ce moment, il fût saisi d'un sentiment étrange, une sorte de malaise. Il tituba et Svetlana dut le soutenir.

« Ça va pas ?

— C'est rien ça va passer, tu veux bien prendre le volant ? »

Ils rentrèrent sur Paris le soir même.

Tandis que la Porsche cabriolet jaune franchissait le péage, il songea au vœu de la religieuse. Certes ils avaient de la route à faire mais ce « bon voyage », lui paraissait vraiment bizarre.

Les deux amants venaient de passer quinze jours intenses avec au menu farniente, visites de sites prestigieux, promenades en bateau, restaurants gastronomiques et surtout de vibrants corps à corps. Ils se séparèrent sur les Champs Élysées.

Ludo ne revit pas Svetlana. C'était coutumier. Il passait ainsi d'une conquête à l'autre. Conquête est un euphémisme car il lui était aisé de séduire de belles et ravissantes jeunes filles. Comme disait Coluche : « il vaut mieux être beau, riche et en bonne santé que laid.... ». Il avait un faible pour les mannequins de renom. Il les additionnait à un rythme plus effréné que celui des collections des grands couturiers dont il fréquentait assidûment les défilés.

Il ne vint pas à celui de chez Dior, ni même au suivant. On ne le vit plus en galante compagnie. On ne le vit même plus du tout.

Quelque chose s'était comme brisé en lui. Des bouleversements profonds avaient chamboulé tout son être. Ses centres d'intérêt s'étaient effrités, les uns après les autres : sexe, voitures, alcool, fringues. Se croyant malade, il avait passé toute une batterie d'examens. Il bénéficiait toujours, malgré ses nombreux écarts, d'une insolente bonne santé.

Il perdait l'appétit, restait cloîtré chez lui. Sa famille, ses amis, inquiets, ne parvenaient pas à le faire sortir de cette apparente torpeur. Il finit par disparaître.

Longtemps on privilégia la thèse du suicide, mais les importants réseaux auxquels il appartenait ne découvrirent rien.

Un jour pourtant on crut tenir une piste : celle d'un SDF vêtu en « Versace ». C'était d'autant plus surprenant que tous ses vêtements étaient siglés au nom de Ludo. On soupçonna un meurtre.

La garde à vue prolongée du pauvre bougre ne donna rien.

Il ne démordit pas de ses propos : on lui avait remis cette belle veste chez Emmaüs où ses déclarations furent d'ailleurs confirmées et complétées par le témoignage de quelques bénévoles de l'association qui racontèrent avoir reçu un jour plusieurs malles de vêtements remis par un généreux donateur dont la description, hormis la taille et la couleur des yeux, ne correspondait en rien à celle du jeune dandy. Il s'agissait bien d'un trentenaire mais il était décrit comme chauve et porteur d'une longue barbe.

Ses vêtements surtout avaient frappé les bénévoles. On était au début de l'hiver. Chaussé de sandales usées, il portait une pèlerine de bure qui le protégeait difficilement du froid.

« Vrai, avec un béret et des lunettes on aurait cru coïr l'abbé Pierre ! » déclara encore tout ému le chiffonnier Gaby tout en se délestant du lave-linge qu'il portait seul.

C'est dire que ce passage avait marqué.

Pendant plusieurs années plus aucune trace de Ludovic ne vint renseigner sa famille qui, résignée, avait entrepris les démarches pour organiser la succession de celui qui occupait une place importante dans la hiérarchie entrepreneuriale familiale.

Une carte postale du Niger parvint un jour à la mère de Ludovic. Elle était ainsi libellée :

« Chère maman, ma vie s'achève qui fut très belle. Je t'aime »

Il faisait une chaleur moite, tropicale dans ce coin isolé du dispensaire nigérian de Tchirocérine. Allongé sur un lit de camp, Ludovic

retrouvait un semblant de conscience. Quinze ans s'étaient écoulés depuis son départ de France. Auparavant, il avait séjourné près d'un an dans un couvent de Franciscains.

Il y avait fait l'apprentissage des vertus qu'on prête à cet ordre : austérité, chasteté, pauvreté, fraternité. Fréquemment caressée du bout des doigts, précieusement abritée au fond d'une poche, se trouvait une image pieuse. Elle représentait Saint François d'Assise.

Quand il l'avait ramassée à Saint Pierre de Rome, c'était celle de Sainte Thérèse de Lisieux. Après que les médecins l'aient déclaré sain de corps, pas forcément d'esprit, Ludovic s'était intéressé de plus près à l'étrange image.

Athée invétéré, il avait d'abord essayé de s'en débarrasser. Poubelle, WC, rivière, rien n'y avait fait, toujours l'image réapparaissait, chaque fois sous des traits nouveaux. Il eut droit à Bernadette Soubirou, aux quatre apôtres évangélistes, à Saint Antoine. Il tenta même d'abandonner Saint Michel sur le mont qui porte son nom. Il y séjourna quatre jours et en revint transformé, l'image de Saint François précieusement rangé dans un missel trouvé dans l'abbaye.

Enfin, après avoir terminé sa mue chez les franciscains et s'être complètement fondu dans la crédulité des fidèles à l'église catholique et apostolique, il avait quitté la France.

Son départ pour l'Afrique n'avait pas été induit par un goût prosélyte mais par un besoin compassionnel, presque compulsif, que ce continent, berceau prétendu de l'humanité, lui avait permis d'assouvir. Son sacerdoce, cette vie sacrificielle, s'achevait de façon misérable, tel qu'il l'avait choisi, pour être au plus près des compagnons humains qu'il tentait d'aider en les aimant... ou le contraire.

Ahmed, dix ans, s'introduisit furtivement dans le dispensaire. Après avoir inspecté l'espace de quelques agonisants, il s'intéressa à celui, plus protégé, de l'homme blanc. On n'échappe pas facilement aux réputations et au prêt à penser ! Ludovic reposait seul, inconscient. Son menu bagage et ses vêtements n'ayant rien offert d'intéressant, le regard vif d'Ahmed se porta sur le poing serré de Ludo d'où dépassait un coin de papier. Alors qu'il s'apprêtait à le forcer à se desserrer celui-ci se relâcha naturellement laissant tomber l'image de Saint François.

Un bruit de pas fit sursauter le jeune garçon qui, ramassant prestement l'objet s'enfuit en courant.

Ludovic murmura en souriant : « *Buon Viaggio !* ».

Le sourire demeura figé sur son visage tandis qu'il rendait l'âme, du moins l'espérait-il, à Dieu.

À l'abri sous une épave calcinée de véhicule tout terrain

Ahmed découvrit l'objet insolite : il s'agissait d'une image représentant la main de Fatima.

« *Allahou Akbar !* » dit-il en rangeant son précieux butin au fond de sa poche.

DÉLIVREZ-MOI

© Noël Liotard

— Tu vas attraper des hémorroïdes !

Combien de fois n'ai-je pas entendu cet avertissement de la bouche de ma douce et gentille maman ? C'est vrai que séjourner aux toilettes un long moment n'est pas forcément recommandable. Mais quand la passion de lire vous emporte, les débordements, les excès et autres facéties ne doivent pas surprendre.

Côté excès je poussais le bouchon un peu loin. Passe encore de lire dans les toilettes, c'est banal. Mais quand, en guise de toilettes, il s'agissait d'une cabane en bois dont le plancher était constitué de deux planches suffisamment espacées pour pouvoir s'y désencombrer les intestins, vous avouerez que c'est déjà plus surprenant. Ajoutez-y des épisodes nocturnes à la lueur d'une lampe de poche avec l'habileté nécessaire pour ne pas risquer de perdre celle-ci, ou le livre accompagnateur, dans les abîmes miasmatiques de ces WC de campagne.

J'avais dix ans et la campagne était altiligérienne. A l'époque je lisais surtout des bandes dessinées et des revues sportives. Je lisais en déféquant, comme déjà expliqué, mais encore en mangeant, ce qui était complémentaire. Enfin, je lisais en m'endormant, du moins avant de dormir. Et quand la passion l'emportait sur le sommeil, surtout quand il s'agissait de romans d'aventures, je transformais mon lit en caverne que ma lampe de poche emplissait de son halo précieux.

— Tu lis trop, tu vas t'abîmer les yeux !

Encore un conseil suivi de peu d'effet ! Je m'enivrais de livres, on pourrait dire « s'enlivrer » puisque il s'agissait bien de se livrer aux livres. Si je n'étais pas très varié dans mes choix littéraires, je me montrais très inventif dans mes façons de lire : assis, couché, debout, accroupi, à genoux, sans que ce soit une attitude religieuse, même si lire était, est toujours, pour moi, comme aller à la messe. D'ailleurs j'appréciais beaucoup le silence épais et le calme profond des églises où il m'arrivait de trouver refuge, un livre sous le bras.

Un soir, où j'accomplissais ce rite de lecture précédant l'endormissement, j'éprouvai un sentiment étrange. Mes oreilles bourdonnaient, ma tête tournait et, ne pouvant me concentrer sur l'acte de lire, je décidai de dormir. La nuit, pensai-je, pourrait à dissiper ce malaise.

C'est alors que la chose se produisit. Le livre, que je venais de poser sur la chaise en paille qui servait de chevet, se mit à grandir de façon démesurée. Il grandit jusqu'à occuper tout l'espace disponible dans cette pièce polyvalente, qui servait tout à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre. Plus qu'une pièce à vivre, un endroit à tout faire où trônait un de ses lourds fourneaux à la façade joliment émaillée. Quand il ne put plus grandir, c'est moi qui me mit à rapetisser, jusqu'à me retrouver dans une échelle de un dixième. Petit bonhomme d'à peine quarante centimètres j'étais maintenant égaré au beau milieu des pages d'un livre de cinq mètres par quatre.

Ce livre vivait, et les lignes qui garnissaient ses pages étaient comme autant de fils tendus auxquels je m'accrochais pour éviter de tomber. Mais une force implacable m'imposait de me déplacer le long de ces lignes. Effectuant en même temps un fastidieux travail de déchiffrage, de lecture linéaire, j'avais l'impression de réapprendre à lire en syllabant comme un débutant.

Dieu sait si j'en avais utilisé, voire imaginé, des endroits incongrus pour lire, des plus banaux comme la voiture, l'autobus, le train, à d'autres plus romantiques comme ce rocher surplombant une sauvage cascade où je m'attardais les pieds dans le vide, ou, plus risqué même, comme ces feuillets de bandes dessinées cachés dans un cahier, en classe, et qui m'avaient valu une mémorable gifle ; ou encore quand plus tard, devenu adulte, j'occuperai

le temps d'un don de sang à lire un magazine. Façon prétentieuse de dire : « même pas mal ! »

Mais imaginer me retrouver à lire, déguisé en Tom Pouce prisonnier d'un livre géant !

Ce livre vivant me forçait à avancer de ligne en ligne et peu à peu je découvrais une sorte de mode d'emploi. Les seules pauses qui m'étaient autorisées correspondaient aux fins de phrases. Si par chance je tombais sur des points de suspension, j'y restais suspendu quelques instants plus longs, pour reprendre mon souffle. Ailleurs point de répit, même les virgules ne supportaient pas d'arrêt, le tenter c'était risquer l'apostrophe ! Je profitais des points d'exclamation pour pousser un très fort ouf, anticipant le point final. Quant aux points d'interrogation inutile d'espérer les questionner sur le pourquoi et le comment de ma situation !

Au bout de trois pages laborieusement découvertes, et qui se tournaient d'elles-mêmes lorsque je les achevais, je découvris une méthode plus rapide et plus confortable. Au moment où le livre, dans une espèce de mouvement de trampoline, me ramenait en haut de la quatrième page je m'aperçus que je pouvais mettre les pieds à la place des mains sur les lignes. Etait-ce en lien avec le fait qu'à cet endroit précis le texte avait pris une forme poétique et que donc on pouvait compter les pieds des vers ? Toujours est-il que, dans une sorte de pieds à pieds, cette position m'offrait du recul et que je lisais beaucoup plus vite, en ayant une vision plus globale. Combien de temps mis-je pour atteindre le mot fin, je n'en ai aucune idée.

À ce moment précis, et comme je m'apprêtais à clamer un « ouf » définitif de soulagement, les événements se précipitèrent et ma situation empira brusquement.

Le livre se referma brutalement sur moi et se mit à se contracter comme s'il voulait me digérer. J'avais découvert que la lecture peut être le contraire d'une évasion, voici maintenant que je découvrais, ersatz du « Reader Digest », la digestion du lecteur !

Perdu au milieu de contractions de plus en plus violentes, je percevais d'ailleurs cette lecture comme de plus en plus indigeste. La nausée me prit, grandit, grossit, jusqu'à me faire expulser le trop plein de mayonnaise et de mousse au chocolat ingurgitées au souper.

— Qu'est qui t'arrive mon poussin ?

— J'ai vomi !

— Je vois bien. Regarde-moi ça tu m'en as mis partout ! Des draps tout propres changés ce matin ! Je t'avais bien dit que tu mangeais trop hier soir. Quelle idée j'ai eu de te faire une mayonnaise pour accompagner le reste de rôti et surtout de te laisser finir la mousse au chocolat !

Moi j'étais bien trop content de la disparition de ce cauchemar pour m'attarder sur des détails aussi futiles.

Une fois lavé et changé, comme il était un peu tard pour remettre le lit en état, je terminais la nuit dans la couche parentale, dont mon père, travaillant « en déplacements » était provisoirement absent.

Là, le corps et l'esprit « dé-livré », apaisé, je m'endormis enfin du sommeil du juste.

Cet épisode ne me découragea pas de mes intérêts livresques mais m'incita à considérer l'excès de gourmandise avec méfiance et qu'il était moins dangereux de dévorer des livres qu'une mayonnaise au chocolat !